

« Il n'y a Pas d'Alternative » : *Timon d'Athènes* et crises économiques contemporaines

Imogen Goodman, Freie Universität Berlin

En 2009, au lendemain du krach financier mondial, la Reine Elizabeth a demandé à un groupe d'analystes réunis à la London School of Economics pourquoi, comme tout le monde, ils ne l'avaient pas vu venir. Tout au long des années 80 et 90, les banques mondiales s'étaient livrées à des jongleries financières de plus en plus précaires visant à maximiser leurs revenus, mais jusqu'en 2006 et 2007, il semblait que le rêve d'une abondance infinie ne pourrait jamais prendre fin.

D'après de nombreuses personnes travaillant dans le secteur financier, personne n'aurait pu prévoir le krach parce qu'il y avait moins d'une chance sur un million que cela se produise : c'était, selon David Vinier, le directeur financier de Goldman Sachs, « comparable à gagner à la loterie 21 ou 22 fois d'affilée ». (Dowd *et al.*, 2008: 5) Comment, demandaient-ils, procédez-vous pour modéliser le potentiel de plusieurs improbabilités extrêmes se produisant toutes en même temps ? En réalité, ce n'est pas l'improbabilité de la séquence des événements, mais les modèles utilisés pour calculer la probabilité de ces événements qui sont à l'origine du manque de vision des experts. À l'époque, les évaluations de la probabilité étaient fondées presque exclusivement sur les modèles du passé, ce qui a entraîné une vaste sous-estimation de la probabilité d'un effondrement systémique. (Blyth, 2013: 33-4)

Au début du *Timon d'Athènes* de William Shakespeare et Thomas Middleton, on nous présente un protagoniste volontairement incapable de prévoir sa ruine imminente. Comme l'a dit un commentateur de la crise de la dette grecque, Timon vit « dans un univers de négligence bienveillante », ignorant parfaitement son propre état d'insolvabilité et le type

d'économie dans laquelle lui et ses « amis » opèrent, et comme les analystes financiers de l'économie pré-crash, il procède à une mauvaise évaluation du risque en choisissant de fonder sa perception du futur sur son expérience présente et passée - un modèle que les Athéniens plus cyniques, qui croient aux mécanismes conjoncturels du Fortuna, savent être imparfait. Mark Blyth, économiste politique, explique pourquoi le secteur financier est largement insensible à la crise à venir :

Pour être vraiment aveuglé par une crise de cette ampleur, il faut avoir une théorie du risque qui nie que des événements catastrophiques puissent se produire et qui laisse ensuite au secteur privé intéressé le soin de gérer ce risque, mais malheureusement, presque tout le système financier mondial a travaillé avec une telle théorie de gestion du risque. (*idem*, 32)

Dans un monde où la probabilité est entièrement calculée sur la base de quantités connues auparavant, il faut une crise d'une toute nouvelle ampleur pour corriger l'évaluation par la société de ce qui peut être possible. Lorsque la « crise financière » de Timon se produit, il est contraint de réévaluer radicalement le monde et la place qu'il y occupe. Au centre de la pièce, à la suite de l'effondrement d'une fragile économie basée sur l'endettement, Timon vit un moment de reconnaissance avec le potentiel de mener à une action décisive : il doit choisir une voie et formuler une réponse aux nouvelles conditions économiques dans lesquelles il se trouve.

Dans sa discussion sur les notions d'utopie dans la littérature grecque contemporaine d'après-crise, Maria Boletsidraws sur l'œuvre de Reinhart Koselleck en considérant la crise comme une sorte de carrefour où des choix binaires sont confrontés. Citant Koselleck, elle rappelle que, pour les Grecs de l'Antiquité, le terme 'crise' « exigeait des 'choix entre des alternatives brutales - bonnes ou mauvaises, salut ou damnation, vie ou mort' » :

Après l'histoire du concept de Reinhart Koselleck, dans le contexte grec classique, la crise signifiait à la fois une « crise objective » (un point décisif « qui ferait pencher la balance », notamment en politique) et une « critique subjective » (un jugement ou verdict, au sens de « critique », mais aussi au sens juridique de « procès » ou « décision judiciaire »). (Boletsi, 2017: 260)

Mais, selon Giorgio Agamben, au lieu de signifier une détermination décisive, « la compréhension actuelle de la crise se réfère à un état durable » qui est « prolongé dans le futur, indéfiniment ». Dans ce type de crise, « le jugement est dissocié de l'idée de résolution et reporté à plusieurs reprises », ce qui « sert à légitimer des décisions politiques et économiques qui, en fait, dépossèdent les citoyens et les privent de toute possibilité de décision ». (Agamben, 2013)

Si *Timon d'Athènes* est largement considéré comme l'une des œuvres les plus maladroites et ambivalentes de Shakespeare, c'est peut-être à cause de cette incapacité à établir un nouveau paradigme, un état résolument nouveau qui, comme la destruction des anciennes dynasties et le couronnement des nouveaux rois à la fin de *Macbeth* et *Hamlet*, annonce l'aube d'une nouvelle époque.

Le pivot émotionnel dramatique de *Timon* tout au long de la pièce suit le passage traumatisant de la confiance dans les liens patriarcaux immuables et l'équité à un sentiment que les institutions de la société n'ont aucune chance d'obtenir réparation, justice ou réforme. C'est une désillusion qui voit la corruption comme le résultat nécessaire de tout contact avec la ville ou la '*polis*' (cité), et toutes les institutions civiles de l'humanité. Alors qu'il se prépare à quitter la ville, il en conclut que :

Tout est oblique.

Il n'y a rien dans notre nature déchue

Mais la méchanceté directe. Par conséquent, abhorrez

toutes les fêtes, les sociétés et les foules d'hommes !

Son semblable, oui lui-même, Timon le dédaigne.

Destruction de l'humanité !

(4.3.18-23)ⁱ

Pour Timon, tous les hommes sont égaux, mais seulement dans la « méchanceté ». Ce passage fait écho au passage de la scène de la fête, dans lequel il déclare à ses invités : « Votre régime doit être le même partout », ajoute-t-il : « N'en faites pas une fête de ville pour laisser la viande se refroidir avant qu'on soit d'accord. » (3.7.65-7) Dans la construction satirique de Timon, imitant les normes sociales ritualistes à travers lesquelles les hommes se débattent sur les symboles de statut, il inverse le geste de la politesse feinte sur sa tête : il n'y a plus besoin de mettre les uns au-dessus des autres, non parce que les hommes sont de valeur égale, mais parce qu'ils sont tous corrompus.

Suite à la crise bancaire mondiale et à l'exposition des inégalités de la société, aggravée par le tour de passe-passe qui a vu les pertes d'entités du secteur privé peser en permanence sur les bilans des États-Nations, nous sommes confrontés à une crise de confiance similaire dans notre société contemporaine : pour beaucoup, elle se manifeste par une méfiance rampante envers la classe politique et, pour certains, elle a suscité une recherche de moyens pour échapper aux « liens » qui nous unissent, dans un système qui est largement perçu comme cassé. Les sentiments de Timon font écho à un refrain commun d'électeurs désabusés dans cet état d'après-crise : le sentiment qu'« ils » - la classe politique - sont « tous pareils ».

Afin de comprendre le catalyseur de ce changement dramatique, il vaut la peine d'examiner plus en profondeur les types de critiques économiques et sociales mises en scène dans la pièce. En cela, j'espère également faire la lumière sur les raisons pour lesquelles les premiers commentateurs modernes peuvent nous offrir une approche exceptionnellement clairvoyante des difficultés modernes tardives, et comment les changements qui ont affecté l'Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles contiennent les germes d'une grande partie de notre réflexion sur le monde économique dans lequel nous vivons actuellement.

I

Avec sa double paternité et sa structure indécise, *Timon d'Athènes* a souvent reçu un accueil mitigé de la part de la critique, qui s'est efforcée de le placer confortablement dans un seul genre, que ce soit comme une tragédie ou une satire urbaine. Contrairement aux tragédies qui produisent leur puissance affective en partie par leur représentation de liens familiaux, héréditaires ou romantiques forts, l'effet principal de *Timon* a été décrit comme une « aliénation persistante » :

Timon nous refuse le lien que nous attendions avec son héros et son monde - en partie à cause de l'absence totale de relations familiales, voire de relations étroites de toute sorte. [...] Ce qui caractérise les derniers instants de *Timon*, c'est le mépris, la distanciation presque absolue et la négation de l'autre. (Dawson / Minton, 2017: 30)

Le concept d'aliénation de Marx est au cœur de la compréhension de l'environnement économique et social de la pièce, dans lequel l'or opère comme « la confusion et la composition de toutes les qualités naturelles et humaines ». (Marx, 1988: 140) Dans l'Athènes que *Timon* habite (avec ses échos persistants des débuts de l'Angleterre moderne), Middleton

et Shakespeare décrivent un monde dans lequel les gens sont de plus en plus divorcés d'eux-mêmes et de leurs besoins et qualités humaines innés ; dans lequel les perceptions de la valeur sont précaires et mutables en continu, et où la vérité matérielle a été remplacée par des abstractions, et les signes et symboles sont imbus de pouvoir et de représentation subjective magique.

Dès le début de la pièce, il est évident que l'art et la nature se sont devenus inexorablement confondus. Sur le point d'acheter une œuvre d'art au peintre, Timon déclare : « Le tableau est presque l'homme naturel, / (...) ces personnages au crayon sont / Même tels qu'ils sont représentés. » (1.1.161-165) La représentation symbolique de la chose est, pour Timon, devenue plus réelle que la chose elle-même : dans la vie réelle, déshonorer les « trafics avec la nature de l'homme » et les faire prendre des airs sociaux (1.1.162), mais les « personnages » peints sont ce qu'ils semblent être.

Ici, les signes ont été dissociés de leur fonction propre, référentielle : plutôt que de fournir « un système pratique et nécessaire de médiation entre le mental subjectif et son environnement objectif », ils sont maintenant « confondus avec la réalité qu'ils représentent ». (Hawkes, 2010: 14)

Selon David Hawkes, une telle erreur aurait eu une résonance désagréable pour les premiers publics modernes en raison de son lien avec le monde de la magie. Contrairement aux enseignements prédominants de la philosophie aristotélicienne et platonicienne et de la tradition religieuse judéo-chrétienne-islamique, la magie suggère « qu'il n'y a rien de réel qui existe au-delà de la représentation, qu'il n'y a aucun référent au-delà du signe ». (*ibidem*)

L'acte d'usure - le prêt à intérêt - permet à l'argent de contourner son supposé référent (produits) et de devenir un acteur autonome avec la capacité de se « reproduire » davantage

lui-même. Par conséquent, Aristote considérait la pratique d'obtenir la richesse par l'usure comme « la plus contraire à la nature ». (Aristote, 1998: 51) Bien que l'argent, en tant que signe qui atteint son sens dans l'esprit humain, soit capable de se reproduire à l'infini, il n'est pas moralement souhaitable qu'il le fasse, car il est « stérile par essence logiquement et éthiquement, même s'il ne l'est pas nécessairement dans la pratique » (*idem*, 49).

Dans *Timon*, un changement important a eu lieu dans les critères d'évaluation de la valeur d'un produit, promouvant ce qui est « stérile » à une position sociale de plus en plus élevée. Au lieu de la « valeur d'usage » - les qualités innées d'un objet et l'usage qu'on peut en faire - Timon commence la pièce entièrement axée sur la « valeur d'échange », une méthode de calcul beaucoup plus volatile et subjective. Comme une grande partie de la société athénienne, il est devenu aveugle à toutes les « qualités naturelles et humaines » et obsédé par la valeur d'échange socialement construite. C'est une ironie qui vient à l'avant-plan quand Timon trouve de l'or dans les bois en creusant pour trouver de la nourriture, et Apémantus lui dit : « Ici, l'or ne sert à rien » (4.3.289). En plus du fait qu'il n'y a aucun moyen de l'utiliser pour acheter quoi que ce soit, Timon reprend l'implication que, retiré de son contexte social, il ne peut plus être « utilisé » pour l'usure et l'extorsion, rendant son utilisation dans la forêt « la meilleure et la plus vraie, / Car ici il dort et n'engage pas un préjudice ». (4.3.289-90)

Cette valeur d'échange est la forme principale que prend la valeur dans Athènes de Shakespeare et de Middleton, et est claire d'après la courte discussion entre Timon et le bijoutier sur le prix d'un bijou dans la première scène de la pièce. Le bijou, laisse entendre Timon, est devenu plus cher grâce à une « satiété d'éloges ». S'il « payait (...) pour ce dont il n'a pas fait l'éloge », il dit au Joaillier : « Cela me déconcerterait beaucoup » (1.1.170-2).

Le discours social - et, dans ce cas, l'éloge et l'admiration - ont mystérieusement réformé les propriétés physiques du bijou en question. Quand Timon fait l'affirmation oxymoronique que le bijou « a souffert sous l'éloge » (1.1.169), le mot « souffert » suggère son sens étymologique de porter un poids ou d'être alourdi. En faisant grimper le prix du bijou, l'éloge lui a presque littéralement ajouté du poids. Néanmoins, la valeur du bijou ne reste pas statique - elle devient rapidement l'objet de spéculations financières, le bijoutier indiquant que son prix augmenterait encore davantage après son achat. Une fois de plus, l'opinion publique a la capacité de transformer le monde physique qui l'entoure : Timon, dit-il, « restaurerait le bijou en le portant » (1.1.176).

Dans son analyse de la signification culturelle du « marché » dans le discours moderne, Campbell Jones écrit qu'en raison de nombreux développements politiques, culturels et économiques,

a] un ensemble d'abstractions se sont hissées au centre de la vie économique, politique et culturelle et, parmi elles, l'abstraction en particulier, l'abstraction qu'est « le marché ». Le marché est devenu une réalité en soi, en même temps que les corps humains et l'existence même du monde matériel sont devenus de plus en plus accessoires face au marché. (Jones, 2013: 5)

La précarité d'un tel système abstrait se traduit au quotidien par la création et la destruction rapides de la valeur en bourse. Les estimations quantitatives de la valeur d'une entreprise montent et baissent sur la base des estimations qualitatives de l'activité, ainsi que sur les tentatives des analystes de lire « l'humeur » du marché.

Dans ses représentations de l'aliénation, *Timon* offre une vision du capitalisme naissant qui reflète à la fois les développements économiques rapides du début de l'Angleterre moderne et certains des aspects les plus troublants de l'économie capitaliste de la fin du XXe siècle et du

début du XXI^e siècle. Dans les deux cas, la monnaie n'est plus un signe de référence, mais plutôt un acteur autonome, reproducteur, flottant dans un monde volatile de signifiants changeants, offrant un potentiel de gains presque infiniment importants - et de pertes infiniment importantes.

II.

Dans les années qui ont précédé le krach financier, écrit David Graeber, « tout le monde avait entendu parler d'une foule de nouvelles innovations financières ultrasophistiquées : dérivés de crédit et de matières premières, dérivés sur obligations hypothécaires garanties, titres hybrides, swaps de dettes, etc. A l'époque, ces mécanismes étaient présentés comme si compliqués que « les financiers ne pouvaient même pas commencer à les comprendre », un message destiné à encourager le reste du monde à « laisser faire les professionnels » et à décourager les États de même tenter une surveillance réglementaire. Après le krach, cependant, « il s'est avéré que beaucoup d'entre eux, sinon la plupart, n'avaient été que des escroqueries très élaborées ». (Graeber, 2011: 15)

En fait, afin de maximiser les profits, les financiers avaient pris l'habitude de lever et d'accumuler des dettes à une échelle incroyablement grande, en s'assurant que le montant des capitaux empruntés et des investissements courants dans les bilans éclipse complètement la valeur des réserves financières des banques. Comme l'explique Blyth,

L'effet de levier, le ratio des actifs (prêts et investissements dans le monde) par rapport aux fonds propres (capital de réserve - le « coussin » sur lequel vous puisez lorsque les choses tournent mal) s'est rapidement accru tout au long des années 1980 et 1990 : si une grande banque a un effet de levier trente fois supérieur, ce qui n'était pas rare avant la crise, il suffit d'une très petite variation des valeurs de ses actifs contre ses fonds propres pour le rendre non liquide, voire quasi insolvable. (Blyth, 2013: 28)

Dans le cas de *Timon d'Athènes*, l'ampleur du désastre économique qui frappe Timon est en grande partie due au fait que son effet de levier a été bien au-delà de ses moyens actuels. La somme monétaire qu'il doit à sa concaténation de prêteurs n'a aucun rapport avec ses actifs actuels ou sa richesse historique : une situation que Flavius résume avec une grande simplicité lorsqu'il déclare : « Il manque la moitié du plus grand de vos avoirs / Pour payer vos dettes actuelles » (2.2.144-5). La dette, ici, fonctionne à travers le langage, et plus particulièrement l'acte de parole de « prometteur », permettant aux obligations financières de se reproduire à l'infini. Comme Flavius l'affirme, les « promesses de Timon vont tellement au-delà de sa situation / Que ce qu'il dit est tout endetté - il doit / Pour chaque parole » (1.2.200-202).

L'image est celle d'une instabilité radicale, où les hommes sont constamment frappés par les « coups rapides de la fortune » (1.1.93), dont le « changement d'humeur » (1.1.86) peut faire s'effondrer en un instant richesse et statut. En effet, l'« humeur » joue un rôle particulièrement important dans l'économie de la dette de *Timon*, où la « confiance » (3.4.31) et le « crédit » social sont les conditions préalables pour rester solvable dans un réseau complexe de prêts et d'obligations.

Au début de ce qui se transforme rapidement en une ruée catastrophique à crédit, le sénateur déclare qu'il doit réclamer ses dettes à Timon pour les raisons suivantes

Mes usages crient vers moi, je dois servir mon tour

En dehors du mien, ses jours et ses temps sont révolus,

Et ma dépendance sur ses dates fractionnées

Ont fait couler mon crédit.

(2.1.20-23)

Dans le système financier élaboré d'Athènes, à l'instar de l'Angleterre moderne, les prêteurs d'argent existent dans une chaîne de crédit élaborée, impliquant souvent d'emprunter de l'argent à d'autres parties afin de prêter de l'argent à des taux d'intérêt plus élevés à une autre personne. Les « usages » du sénateur pourraient se rapporter à la fois à l'argent qu'il a emprunté et à l'argent qu'il a prêté - ils sont étroitement liés, car un défaut ou un paiement différé de Timon a un effet domino qui peut nuire à son crédit tant social que financier.

Dans son lustrage de cette scène, Vivian Thomas observe qu'il est fort probable que le sénateur « craigne que sa situation précaire ne soit perçue, ce qui saperait sa propre solvabilité ». (Thomas, 2015: 93) En fait, c'est la solvabilité de Timon qui est dégradée : à mesure que le bruit de ses difficultés financières se répand, il continue d'être rejeté (de plus en plus violemment) par des créanciers potentiels, tandis que d'autres se précipitent pour rembourser leurs dettes sans succès. « La liquidité », comme nous le rappelle Blyth, « ne s'évapore pas simplement comme la rosée du matin. Elle se consume dans une « vente d'urgence » alors qu'un processus connu sous le nom de « contagion » prend place. » (Blyth, 2013:26) Comme Lucius l'évalue dans l'acte trois, scène deux de la pièce : « Timon est diminué en effet, / Et celui qui est nié une fois pourra difficilement avancer. » (03/02/1962-3)

Avec l'expansion de l'usure dans l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles, des « professions » complémentaires telles que les scriveners et les courtiers sont apparues dans les rues de l'Angleterre moderne, développant de nouveaux moyens de générer de l'argent qui étaient de plus en plus alambiqués et abstraits. S'émerveillant de la complexité de ces pratiques émergentes, un auteur d'un traité français traduit en anglais en 1607 déclara : « Il y a de telles vilaines séries pratiquées à ce jour, avec des cours et des procédures aussi étranges que (sans aucun doute) les prédicateurs susmentionnés n'en ont jamais entendu parler : et ce n'est pas comme si c'était bien mais c'est ce qu'il s'est passé récemment. » (Estienne, 2009)

En raison de la complexité croissante des réseaux financiers - un peu comme les marchés des produits dérivés du début des années 2000 - la réalité de la santé financière d'une entité devient de plus en plus difficile à déterminer. Cependant, une fois que l'écran de fumée du crédit est enlevé ou « quand chaque plume colle à sa propre aile », certains sont « laissés nus comme une mouette » ceux qui apparaissait auparavant sous l'apparence d'un « phœnix ».

(02/01/2030-2)

III

Dans son texte polémique sur la crise de la dette contemporaine, *The Making of the Indebted Man*, Maurizio Lazzarato résume l'un des paradoxes centraux et les plus injustes au cœur du crash financier. « Il faut noter, écrit-il, qu'en temps de crise, le recouvrement des dommages dus à l'argent en tant que capital (argent « virtuel », puisqu'il reste à l'actualiser complètement) dépend de l'argent des revenus (salaires et dépenses publiques, argent réel).

(Lazzarato, 2012 : 86)

Si, comme l'affirme Jones, ce qui se cache derrière ce que nous appelons « le marché » peut être « l'abstraction sur l'abstraction » (Jones, 2013:4), les effets de ses sautes d'humeur - comme les caprices changeants de Fortuna - sont bien trop réels. Depuis 2008, ce qui était au départ un problème de liquidité pour un ensemble d'entités financières privées s'est transformé en une crise de la dette souveraine qui a directement affecté la vie et les perspectives de centaines de millions de citoyens, leurs droits et leur avenir.

En forçant les citoyens - par l'austérité - à payer une dette qui, comme celle de Timon, est supérieure à ce qu'ils doivent, la dette s'est révélée être une force qui « réarticule les chaînes de valorisation et d'accumulation du capital, reconfigure la composition de la main-d'œuvre et de la population, et établit de nouvelles formes d'assujettissement ». (Lazzarato, 2012 : 86)

Les réductions radicales des dépenses publiques et l'augmentation des impôts des chômeurs et des travailleurs à faible revenu ont fait en sorte que les plus vulnérables de la société ont payé de façon écrasante des erreurs de calcul flagrantes de la part du secteur financier privé, sans que l'on s'en rende compte.ⁱⁱ

Comme Deleuze et Guattari le suggèrent, « [l]'créancier infini et crédit infini ont remplacé les blocs de dettes mobiles et finies. [...] [D]ettes deviennent des dettes d'existence, une dette de l'existence des sujets eux-mêmes. Un jour viendra où le créancier n'aura pas encore prêté, alors que le débiteur ne cessera jamais de payer, car rembourser est un devoir mais prêter est une option [...]. » (Guattari / Deleuze, 1983: 197-8)

Pour Timon, le premier moment explicite de confrontation se produit dans l'acte 3, scène 7, lorsque les « plats couverts » que ses invités supposent contenir un « festin [r]oyal » sont découverts pour exposer des coupes d'eau fumante (3.7.47-8). Cette « eau de fumée et tiède » (3.7.88), révélée à la fois au public sur scène et au public réel dans un dénouement dramatique, est potentiellement épiphanique. Construit comme l'exécution d'un tour de magie, c'est un tournant à partir duquel Timon tente, pour la première fois, d'exposer la « la poudre aux yeux » de l'économie du crédit.

Le potentiel transformateur du moment est rapidement abandonné et les invités se retirent rapidement, rassemblant leurs biens éparpillés et remarquant : « Lord Timon est fou ». (3.7.114) Plutôt que de percevoir la culture du produit et de la dette comme une forme de folie - une « confusion de toutes les qualités naturelles et humaines » - l'élite athénienne choisit de croire que son détracteur est « un seigneur mais fou, et rien que l'humour le domine ». (3.7.109-110)

Dans le sillage de la crise financière de 2008, écrit Graeber,

il n'y a pas seulement eu de la rage et de l'égarément dans l'opinion publique, mais le début d'une véritable conversation publique sur la nature de la dette, de l'argent, des institutions financières qui ont fini par tenir le destin des nations sous leur emprise. Mais c'était juste un moment. La conversation n'a jamais eu lieu. (Graeber, 2015: 15)

Si, comme le suggère Jill Philips Ingram, « providence » dans l'expression moderne primitive signifiait « une prudence particulièrement pragmatique », la décision de Timon de quitter la ville pourrait être interprétée comme un « exemple négatif de cette providence, son pendant positif évident dans les actions d'un autre personnage qui répond tout autrement à la 'gêne,' Alcibiades ». (Philips Ingram, 2006: 61-2)

Sorte d'anti-Coriolanus, Alcibiades est finalement heureux d'adapter ses notions d'honneur à la cohérence des « lois publiques » d'Athènes et à la structure pragmatique de la société civile (5.5.62). Convaincu par les arguments des sénateurs qui « n'auront pas offensé » (5.5.35) et leurs supplications pour, comme un berger, il « s'approche du bercail et abat les infectés, / Mais ne les tue pas tous ensemble » (5.5.44-5), il accepte de

Utiliser l'olive avec mon épée

Faire que la guerre engendre la paix, faire la guerre contre la paix, les faire chacune,
prescrire à d'autres, comme la sangsue les unes comme les autres.

(05/05/1980-2)

Le résultat de l'attaque d'Alcibiades contre Athènes - la punition symbolique d'un petit groupe de malfaiteurs choisis - semble peu susceptible d'entraîner une quelconque forme de changement radical dans la société athénienne. Bien qu'il promette d'aider à faire respecter « le courant / de la justice régulière dans les limites de la ville », il y a une forte fissure entre la pratique éthique et juridique. Il est parfaitement légal de pratiquer l'usure - en effet, les sénateurs eux-mêmes semblent être parmi les usuriers les plus prolifiques qui ont « dit leur

argent et laissé / leur pièce sur grand intérêt » (3.6.106-7) - mais cela ne change pas ses ramifications éthiques ou ses implications sociales. Essentiellement, Alcibiades accepte de placer les lois humaines au-dessus des lois éthiques plus profondes et plus durables qui devraient régir le comportement humain.

De plus, dans une loi qui serait sans doute bien accueillie par tous les partisans de l'autorégulation capitaliste, il délègue aux sénateurs eux-mêmes la tâche de choisir ce groupe de mauvais élèves :

Ces ennemis de Timon et des miens,
que vous mettez vous-mêmes en route pour la réprimande
tomberont, et pas plus.

(5.5.56-8, mon italique)

Immédiatement après cet échange, un soldat entre pour annoncer la mort de Timon. Relater les mots sur sa pierre tombale, cela nous rappelle que « ces ennemis de Timon » n'étaient pas simplement un petit groupe de délinquants, mais plutôt « *tous des hommes vivants* ».

(5.5.70)

Dans les lignes finales d'Alcibiades, l'utilisation du mot « race » pour lier les concepts abstraits de « guerre » et de « paix » forge un lien troublant avec le type d'élevage le plus répandu chez *Timon*: l'élevage « artificiel » non naturel de la monnaie par usure. La vision d'une société dans laquelle chacun agit comme « la sangsue de l'autre » est tout aussi ambivalente, suggérant à la fois un remède médicinal et le cannibalisme financier sanguinaire décrit dans la pièce.

En d'autres termes, si Alcibiades et Timon forment un couple très important dans la pièce, ce n'est pas, comme le suggère Phillips Ingram, « par le succès et l'échec respectifs » du premier

par rapport au second. (Philips Ingram, 2006: 64) La misanthropie de Timon - sa critique de la société dans son ensemble - agit plutôt comme un contrepoids idéologique à la conclusion malaisée de la pièce, qui voit un challenger potentiel au statu quo réincorporé dans une '*polis*' (cité) qui est toujours en proie aux problèmes qu'elle manifestait au départ. Comme nous le rappelle Lazzarato : « La catastrophe financière est loin d'être terminée. Les oligarchies, les ploutocraties et les 'aristocraties' au pouvoir n'ont pas d'autre programme politique. » (Lazzarato, 2012 : 165)

À propos des émeutes et du mouvement d'occupation anarchiste qui ont surgi à la suite de la crise financière, Blyth écrit :

Ses motivations étaient diffuses, mais l'une d'entre elles se détachait : l'inquiétude face aux inégalités de revenus et de richesses générées au cours des vingt dernières années que l'accès à un crédit facile avait masqué. L'hiver, les actions de la police, ont vidé les campements de l'occupation. Mais les problèmes qui ont engendré ces camps demeurent.

(Blyth, 2013: 1-2)

Si la « crise » a signifié un jour à la fois un événement objectif et subjectif - dans son sens médical, à la fois la maladie et son diagnostic - il semble y avoir eu ces dernières années une tentative concertée de lui enlever sa seconde signification, subjective. Alors que l'austérité représentait la réponse hégémonique à la crise de la dette en Europe et aux États-Unis, la doctrine dite « TINA » de Margaret Thatcher a été adoptée une fois de plus pour tenter de convaincre les citoyens que « Il n'y a pas d'alternative ». Dans ces circonstances, la crise ne devient pas un carrefour, mais un « état d'exception perpétuel qui (...) rend la pensée critique et le comportement redondants, irrationnels et, en fin de compte, antipatriotiques ». (Athanasίου, 2013: 149)



New Faces Students' best essays collection, Imogen Goodman, Juin 2018

Outre les éclairs de clarté qui nous viennent à l'esprit dans de tels moments d'effondrement - exposant, dans le cas de 2008, les failles quasi fatales du système financier -, il semble plus nécessaire que jamais de rembourser le terme avec son ancien sens de l'agentivité, et de saisir cette occasion pour demander, comme le suggère David Graeber, « qui doit vraiment quoi à qui ». (Graeber, 2005: 8) En incorporant un élément d'analyse, de choix et d'action humaine aux côtés de la manifestation d'une crise politique ou sociale, de telles conjonctures peuvent donc devenir un « point tournant, non pas de traumatisme, mais de nouvelles possibilités ». (StauningWiller, 2017: 235)

Ouvrages cités

Agamben, Giorgio (2013) « The endless crisis as an instrument of power: In conversation with Giorgio Agamben », *Verso Blog* [Disponible sur : <https://www.versobooks.com/blogs/1318-the-endless-crisis-as-an-instrument-of-power-in-conversation-with-giorgio-agamben>. Accédé : dimanche 29 juillet 2018

Avgeropoulos, Yorgos (dir.) (2015), *AGORA: From Democracy to the Market*, Small Planet [Amazon Instant Video]. Disponible sur : https://www.amazon.co.uk/gp/product/B01M7P1J94/ref=oh_aui_d_detailpage_o00_?ie=UTF8&psc=1.

Aristotle (1998), *Politics*, trans. H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press [1959].

Athanasίου, Athina and Judith Butler (2013), *Dispossession: The Political in the Performative*, Cambridge, Polity.

Boletsi, Maria (2017), « The Unbearable Lightness of Crisis », in Dimitri Tziovas (ed.) (2017), *Greece in Crisis: The Cultural Politics of Austerity*, I.B. Taurus [Google Books EPUB] Extrait de: <https://books.google.de/books?isbn=1786722526>.

Blyth, Mark (2013), *Austerity: The History of a Dangerous Idea*, Oxford, Oxford University Press.



New Faces Students' best essays collection, Imogen Goodman, Juin 2018

Dowd, Kevin et Cotter, John et Humphrey, Christopher et Woods, Margaret (2008), « How Unlucky is 25-Sigma ? ». [Disponible sur SSRN: <https://ssrn.com/abstract=1517146>].

Graeber, David (2005), *Debt: The First 5000 Years*, New York, Melville House.

Guattari, F. and Deleuze, G. (1983), *Anti-Oedipus*, trans. Robert Hurley, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Hawkes, David (2010), *The Culture of Usury in Renaissance England*, Londres, Palgrave Macmillan.

Jones, Campbell (2013), *Can the Market Speak?*, Alresford, Zero Books.

Lazzarato, Maurizio (2012), *The Making of the Indebted Man*, trans. Joshua David Jordan, Los Angeles, Semiotext(e).

Marx, Karl (1988), *Economic and Philosophic Manuscripts of 1844*, trans. Mark Milligan, Amherst, Prometheus Books.

Phillips Ingram, Jill (2006), *Idioms of Self-Interest: Credit, Identity, and Property in English Renaissance Literature*, London, Routledge.

Shakespeare, William (2017), *Timon of Athens*, ed. Anthony B. Dawson and Gretchen E. Minto, Arden Third Series, London, Bloomsbury [2010].

Stauning Willert, Trine (2017), « Nostalgic Visions of the Greek Countryside » in Dimitris Tziouvas (ed.) (2017), *Greece in Crisis*, I.B. Tauris [Google Books EPUB] Extrait de : <https://books.google.de/books?isbn=1786722526>.

Thomas, Vivian (2015), *Shakespeare's Political and Economic Language: Un dictionnaire*, Arden Shakespeare, London, Bloomsbury.

¹Ce sont les propos de Jean Claude Trichet, président de la Banque centrale européenne entre 2003 et 2011, qui a critiqué cette mauvaise gestion financière contre le gouvernement grec dirigé par Papandreou dans une interview pour le film documentaire de 2015 : *Agora: From Democracy to the Marketplace*. Le discours sur les dépenses excessives d'un parti au pouvoir de centre-gauche bien intentionné, mais illettré sur le plan financier, a été développé au cours des années qui ont suivi la crise financière pour laisser entendre que le véritable problème auquel sont confrontées les nations frappées par l'endettement est un état providence hypertrophié. Comme l'a montré de manière convaincante Mark Blyth, le krach financier avait des causes bien plus complexes



New Faces Students' best essays collection, Imogen Goodman, Juin 2018

- dont aucune n'était liée aux dépenses publiques. En fait, « l'univers de la négligence bénigne » pourrait faire référence plus précisément aux attitudes des États à l'égard du secteur financier, se manifestant par une réticence à régler les instruments financiers à l'origine de la crise économique.

ⁱ Toutes les références à Timon d'Athènes seront tirées de la troisième édition d'Arden (2017), éditée par Anthony Dawson et Gretchen Minto. Les numéros d'acte, de scène et de ligne sont indiqués entre parenthèses dans le texte.

ⁱⁱ Le bref interlude de l'acte quatre, scène deux, dans lequel les serviteurs de Timon, frappés par la pauvreté, se rencontrent une dernière fois avant de disparaître dans une « mer d'air », offre une description puissante de la manière dont de telles crises du crédit affectent les plus pauvres de la société. Les dettes insondables de Timon ont été accumulées par le biais de contrats verbaux entre les classes supérieures et se sont traduites par des cadeaux sans valeur d'usage et n'offrant aucun avantage tangible ni à Timon ni à son entourage. Toutefois, lorsque ces dettes sont appelées, elles se matérialisent soudainement en termes réels, conduisant à une vente des biens de Timon et à la suppression de la maison, des revenus et de la sécurité des domestiques.